

Fin d'analyse, Le Désêtre, La Passe, Affiliations

Séminaire Permanent du 18 janvier 2026

Élisabeth Abdoucheli-Dejours

Le séminaire que Jolanta a organisé l'an dernier m'a donné envie, en rapport avec le thème de cette année sur les débuts et les fins d'analyse de tenter une exploration du concept de 'la Passe' et d'essayer de l'interroger avec mes références plus « classiques ».

J'ai sollicité l'aide de mon ami et collègue de longue date, Didier Lauru, qui est resté plus proche de l'école de Lacan, pour m'accompagner lors de cette soirée et rendre cet exposé plus vivant, mon exposé risquant de rester assez théorique.

Nous nous connaissons depuis fort longtemps, cela remonte à nos débuts en tant que jeunes pédopsychiatres. Nous avons travaillé ensemble au CMP-Enfant à Rambouillet, dans les années 80, au beau temps où la pédopsychiatrie de secteur était en pleine extension, quand les files d'attente étaient encore raisonnables et qu'un nombre suffisant de soignants nous permettait encore une approche psychanalytique des familles, des enfants individuellement, et des moments de synthèse d'équipe poly-disciplinaire riches.

Par la suite, nos parcours se sont différenciés, tant sur le plan des approches théoriques que dans nos engagements institutionnels. Je suis restée praticien hospitalier en Intersecteur de pédopsychiatrie, me formant à la psychothérapie analytique d'enfants avec des superviseurs appartenant à la SPP, puis en suivant mon parcours de formation à l'analyse au Quatrième Groupe d'abord, puis à la SPRF dont je suis devenue membre affiliée. Didier Lauru de son côté devenait directeur du centre Étienne Marcel et membre du Collège International de l'Adolescence. Il a beaucoup travaillé et pris la parole sur les questions relatives à l'Adolescence. Il dirige la revue 'Enfance et Psy' et exerce actuellement comme psychanalyste formateur à l'Espace analytique

S'interroger sur la signification de concepts appartenant à la pensée de Lacan, tenter de les apprivoiser, de les confronter à nos références habituelles, j'ai conscience que ça ressemble un peu à essayer de s'appropriier un héritage en partie forclos ou expulsé. A plus forte raison 'la Passe', qui semble avoir été le détonateur de la scission qui a donné naissance au Quatrième Groupe en 1968, laissant derrière lui l'École freudienne et ce brillant Maître à penser célèbre, étrange, parfois incompréhensible, autoritaire et tyrannique. La deuxième scission, celle dont notre société est née en 2005, quand nos fondateurs sont partis du Quatrième Groupe, a souligné encore plus fort la volonté de s'affranchir des *diktats* de Lacan.

Mais notre Société a 20 ans, et le temps qui a passé permet probablement de revenir avec moins de crainte sur certaines parties de cette histoire qui prend un peu la place de corps flottants dans nos mémoires, telles les bribes de la mémoire des familles déchirées.

La troisième génération d'analystes présente dans notre société est celle dont un bon nombre n'a peut-être rien connu de ce temps où Lacan déplaçait des intellectuels et des étudiants de tous âges, des philosophes, des mathématiciens, des psychologues et des psychiatres pour l'entendre et où il régnaient en Maître sur la pensée parisienne.

Il m'a semblé qu'il pouvait être intéressant de faire entre nous et avec nos analystes plus jeunes un retour sur des événements et des concepts qui ont à l'époque déchaîné des passions, mais qui ont perdu aujourd'hui leur charge explosive.

Quant à moi, je me suis toujours sentie concernée par les « langues » différentes en psychanalyse, et j'ai toujours eu à cœur d'essayer de faire travailler les concepts d'un corpus psychanalytique théorique à un autre (par exemple Freud et Pankow pour la Psychose Hystérique qui a été l'objet de mon mémoire de CES de psychiatrie), sans forcément de succès d'ailleurs (on verra d'ailleurs ici qu'il n'est pas si évident de faire coïncider « *désêtre* » et deuil). J'ai travaillé les textes de Lacan quand j'étais au tout début de mes études de psychiatrie et au début de ma psychanalyse personnelle, c'était incontournable quand on se destinait à la psychanalyse

Mais à part les textes du début, qu'on trouve dans les premiers volumes du Séminaire, beaucoup me sont restés, malgré mes efforts, hermétiques. Je sentais que je me laissais plutôt bercer par cette langue, qui demandait qu'on s'imprègne d'elle, m'engageait à en prendre la mélodie, le phrasé, à me la réciter comme on le fait de poésies, plus que je ne parvenais vraiment à me l'approprier.

Comme beaucoup d'autres étudiants projetant de devenir analystes, après que Lacan ait dissout l'École Freudienne (1981) et que la prégnance du lacanisme s'atténuait, je m'en suis détournée. Didier en revanche est resté plus longtemps dans cette ligne théorique.

En ce qui concerne 'la passe', les bribes de connaissance que j'en avais, parlaient d'un moment de la fin de l'analyse, ressemblant à un passage à vide qui devait être examiné par d'autres analysants, les passeurs, et permettait en cas de passage avec succès, d'être reconnu par un jury comme Analyste de l'École Freudienne.

Je souhaitais pour cette soirée essayer de comprendre un peu mieux de quoi il s'agissait, dans son cadre initial et de tenter une confrontation à nos références classiques concernant les fins d'analyse, ainsi qu'à notre procédure de formation des analystes.

Ce moment de l'analyse spécifié comme « passe » était concomitant dans mon souvenir d'un sentiment de « *désêtre* », terme que j'interprétais comme un moment vécu lors d'une profonde dépression : une forme de deuil de soi-même. Ce qui entrainait en résonance en moi avec le souvenir de la sortie de ma dernière séance d'analyse où j'avais acheté dans la librairie voisine le livre de Lévinas sur 'La mort et le Temps', comme si ce titre disait ce à quoi cette séparation me confrontait .

Je me propose donc pour notre soirée de faire dériver ce concept de la passe vers les critères de fin d'analyse, d'une part, et l'affiliation à une institution psychanalytique d'autre part. Ce qui implique, comme me l'a souligné Didier Lauru, une réflexion sur le passage d'analysant « à analyste »

1 – Les critères de fin d'analyse

Je voudrais partir d'une question assez simple, mais finalement peu traitée explicitement : **retrouve-t-on, dans les critères classiques de fin d'analyse, cette expérience de perte, de deuil, voire de confrontation à une forme de mort de soi ?**

Dans nos références théoriques, la fin de l'analyse est rarement articulée directement à la dépression ou à l'idée de mort. Qui en parle vraiment ?

Chez Freud, d'abord, il n'existe pas de fin absolue de l'analyse. Dans '*Analyse terminable et interminable*' (1937), il affirme clairement que la psychanalyse n'aboutit jamais à un état où « tout serait résolu ». Le psychisme est inépuisable, et l'analyse toujours, en partie, interminable.

Freud insiste aussi sur les **limites structurelles** du travail analytique : il y a ce qui peut être analysé, et ce qui doit être accepté comme tel. Il évoque notamment :

- la force du refoulement et la limite de ce que le moi peut tolérer comme perte de ses défenses,
- certaines fixations pulsionnelles très précoces, qui relèvent autant de la constitution que de l'histoire,
- et surtout ce qu'il appelle le **reste irréductible**, ce point au-delà duquel l'interprétation ne peut aller : le roc de la castration chez l'homme, et - chez la femme - l'impossibilité de dépasser totalement l'envie du pénis.

La fin de l'analyse se profile alors lorsque le patient peut reconnaître et gérer ses conflits inconscients, quand le transfert perd son pouvoir de contrainte, et surtout lorsque le sujet n'attend plus de solution venant de l'analyste, mais peut poursuivre seul son travail psychique.

La difficulté de la séparation est pensée par Freud essentiellement comme un **effet du transfert**, en particulier de l'amour de transfert.

Dans *Remarques sur l'amour de transfert* (1915), il montre combien cet attachement peut rendre la fin de la cure douloureuse, conflictuelle, et parfois masquée par le désir de « continuer encore ».

Il s'agit alors pour l'analysant de reconnaître que l'amour ou la haine envers l'analyste ne sont pas des affects actuels, mais des répétitions de relations infantiles.

Si l'on suit Etchegoyen, dans '*Les Fondements de la technique psychanalytique*' (1986), la plupart des auteurs s'accordent pour penser la fin de l'analyse comme une **clôture progressive** : une résolution suffisante des conflits névrotiques, une intégration du transfert, une autonomie accrue, une meilleure capacité à contenir l'angoisse et à symboliser les conflits internes.

Autrement dit, le sujet doit pouvoir se séparer de l'objet transférentiel pour accéder à une subjectivité moins encombrée par ses projections majeures.

Mais Etchegoyen note aussi - citant Annie Reich (1950)- que la fin de l'analyse comporte une **double perte**, à la fois transférentielle et réelle. Et dans sa propre position, il insiste sur un point très important : la nécessité de reconnaître le passage du temps, et donc la nécessité de conclure.

Mettre fin à l'analyse relève aussi d'une responsabilité subjective/celle d'assumer sa vie psychique comme sujet indépendant, capable de terminer ce qu'il a entrepris. Ce passage s'accompagne, dit-il, non pas d'un sentiment de réussite, mais d'un **sentiment inévitable de perte, de nostalgie, de mélancolie**, issu d'une angoisse dépressive. Sans ce pas, il ne serait pas possible d'exister pleinement.

Chez Meltzer, cette dimension est encore plus marquée. Dans *Le processus psychanalytique* (1967), il souligne que la fin de l'analyse est souvent le moment le plus difficile, parce qu'elle révèle la dépendance du patient, l'angoisse d'abandon et des résistances parfois restées latentes.

Pour Meltzer, la fin ne se réduit jamais à la disparition des symptômes ou à une normalisation du comportement. Il la situe comme l'accès au seuil de la **position dépressive**, marquée par un véritable processus de sevrage. À ce moment-là, l'analysant ressent à la fois un besoin pressant de conclure et la douleur que cela implique.

Il précise d'ailleurs que le traitement ne s'achève véritablement que lorsque l'analysant, devenu autonome, décide lui-même de mettre fin à l'analyse, souvent dans un temps de post-analyse.

Dans la lignée de Bion, Meltzer définit la fin de l'analyse comme une **transformation profonde de la vie psychique** : le patient acquiert la capacité de penser ses émotions, de supporter la douleur mentale, de rester en contact avec sa réalité psychique. Il développe une fonction alpha interne, qui lui permet de transformer ses expériences émotionnelles en pensées symbolisées.

À ce stade, le patient n'a plus besoin de l'analyste pour penser ses conflits. Il peut s'observer, rêver, réfléchir, se remettre en question sans vivre cela comme une attaque ou une menace persécutive. La fin de l'analyse n'est donc pas le moment où « tout va bien », mais celui où le patient devient, en quelque sorte, **son propre analyste intérieur**.

Enfin, Meltzer rejoint Freud sur un point essentiel : il n'existe jamais de fin absolue de l'analyse. La clôture formelle n'arrête pas le travail psychique, elle en inaugure un autre, intérieur, continu.

Mais ce qu'il souligne clairement, c'est que **la fin n'est jamais un moment neutre** : la clôture est en elle-même une épreuve, traversée par la perte, le deuil et la transformation du lien à l'objet.

2- Revenons maintenant du côté des lacaniens:

Comment s'articulent, chez Lacan, la position dépressive, la fin de l'analyse et la passe ?

Christian Hoffmann pose une question éclairante lorsqu'il parle du paradoxe de la dépression à la fin de l'analyse : comment Lacan peut-il à la fois soutenir l'existence d'une position dépressive chez l'analysant et qualifier par ailleurs la dépression de « lâcheté morale » ?

Pour repérer la fin de l'analyse, '*L'Étourdit*' constitue sans doute la formulation la plus aboutie de Lacan. Il y affirme que l'analysant ne termine qu'à faire de l'objet 'a' le représentant de la représentation de son analyste. Autrement dit, l'analyste est réduit à l'objet 'a' dans le transfert et la fin de l'analyse se joue dans le temps du deuil de cet objet. Lacan précise même que le désir de l'analyste persiste «plutôt maniaco-dépressivement », soulignant ainsi que la fin n'est ni paisible ni linéaire.

La référence à la position dépressive n'est pas marginale chez Lacan. Elle apparaît déjà clairement dans la '*Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*' lorsqu'il évoque la possibilité d'authentifier, dans la passe, la qualité d'une certaine position dépressive. Cette position viendrait attester du deuil de ce que l'analyste est devenu comme objet 'a' dans le transfert.

Mais le deuil n'est pas une fin en soi. Il implique un travail, une durée et un achèvement. Il existe donc un temps dans l'analyse qui sépare la position dépressive de la fin de la cure. La position dépressive en est un indice, mais elle ne se superpose pas à la conclusion de l'analyse. Lacan le formule explicitement dans '*L'Étourdit*' lorsqu'il conclut : « Puis le deuil s'achève ». Reste alors à penser les modalités de cet achèvement.

C'est dans ce contexte que Lacan invente la passe en 1967. Cette procédure, abandonnée puis reprise notamment à l'École de la Cause, concerne directement la fin de l'analyse. « La passe » est à la fois un moment logique dans le parcours analytique, un événement subjectif — qui peut d'ailleurs se répéter — et une procédure institutionnelle destinée à vérifier la conclusion de l'analyse lorsque celle-ci débouche sur le désir de devenir analyste.

Concrètement, un analysant, le passant, estime avoir terminé son analyse et témoigne de son parcours auprès de deux passeurs, eux-mêmes désignés par leur analyste. Les passeurs ne sont pas des juges, mais des témoins, chargés de transmettre ce témoignage à une commission qui examine, à travers ce que les passeurs en rapportent, que le passant a bien conclu son analyse et peut être reconnu comme Analyste de l'École (AE).

La reconnaissance comme Analyste de l'École ne constitue ni une habilitation à exercer, ni une capacité à être didacticien puisque les analystes membres de l'école (AME) sont déjà didacticiens en puissance (SCILICET N°4 -autour de la passe) Elle signifie seulement qu'un témoignage sur certains aspects de la fin de l'analyse a été jugé recevable et qu'un travail peut s'engager à partir de là.

Lacan, avec cette proposition, avait l'ambition de répondre à des questions doctrinales sur la fin de l'analyse et de démarquer son école des sociétés de l'API où, selon lui, la hiérarchie et les standards primaient et reléguaient la psychanalyse au second plan. « L'enjeu de la passe est de rendre transmissible quelque chose de l'acte analytique sans en faire un modèle »

Désir d'être analyste et critères de reconnaissance : API et Passe

Du côté de la SPRF, société composante de l'API, c'est ce qu'on appelle le « modèle français » qui prévaut. L'évaluation du désir de devenir analyste intervient très en amont, au moment de la candidature à l'entrée en formation.

Cette candidature doit avoir été précédée d'une analyse « suffisamment longue », menée selon les standards de la cure dite « type ». Mais la question du degré d'achèvement de cette analyse reste ouverte : doit-elle être entièrement terminée au moment de la candidature, ou peut-elle - voire doit-elle- se poursuivre parallèlement aux supervisions ? C'est un point qui peut continuer à faire débat, et n'est pas aussi clair dans le modèle français que dans le modèle 'Eitingon'.

Les critères d'accès à la reconnaissance comme psychanalyste à la SPRF, comme dans les autres sociétés composantes de l'API, relèvent essentiellement de la formation. Il s'agit d'un parcours précis, balisé par de nombreux témoignages sur le travail du candidat : deux supervisions de cures dites «types» à au moins trois séances par semaine, deux séminaires cliniques, la participation à des groupes de travail, et enfin la rédaction d'un mémoire théorico-clinique.

Ce mémoire accompagne la commission dite « d'affiliation » au cours de laquelle le candidat rencontre trois membres formateurs, d'abord séparément, puis ensemble. La subjectivité du praticien et sa transformation à travers le travail de supervision y sont abordées, mais sans formalisation précise. Elles restent largement à l'appréciation des membres de la commission.

Surtout, et c'est un point important pour notre discussion, les critères d'affiliation n'impliquent pas la reconnaissance formelle de la fin de l'analyse du candidat.

Du côté de 'la Passe', au contraire, le désir d'être analyste est interrogé au moment où l'analysant sollicite son inscription comme membre en souhaitant faire reconnaître la fin de son analyse. Ce n'est donc ni en amont de la formation, ni au cours de celle-ci, mais bien au terme du parcours analytique. Le dispositif concerne spécifiquement l'accès au statut d'Analyste de l'École.

Il y a donc là une différence fondamentale entre les modalités d'évaluation des deux institutions.

Si l'on laisse de côté la procédure elle-même, peut-on repérer cliniquement ce 'moment spécial' ? N'en ayant pas l'expérience directe, j'ai tenté de le cerner à travers les textes.

Ce moment correspond à un virage : le passage de la position d'analysant à celle d'analyste. Il implique que l'analyste soit destitué de sa place de *Grand Autre*, de sujet supposé savoir. La fin de l'analyse se repère à ce que le sujet s'autorise à ne plus supposer de savoir à l'Autre, c'est-à-dire à consentir à ce que le lieu de l'Autre -celui de l'analyste, du discours, du signifiant- soit marqué par un manque irréductible.

Ce moment n'est pas une libération, mais un déplacement. Le sujet cesse de chercher la réponse dans l'Autre et reconnaît que la vérité, dans le discours analytique, est toujours mi-dite. Finir son analyse, c'est se confronter au point où le savoir échoue, là où surgit le réel de la jouissance : non symbolisable, mais néanmoins articulable dans un dire.

Dans 'la Passe', le sujet tente de dire ce qu'a produit son analyse - non pas sur le mode du récit- mais sur celui du dire : ce qu'il en a éprouvé du réel, du désir, de la jouissance, terme qui, on le sait, reste toujours à préciser.

Pour Lacan, la fin de l'analyse ne correspond donc pas à une résolution des conflits, mais à la rencontre avec un point de réel, un reste irréductible : l'objet 'a'. Le sujet traverse le fantasme, cesse de s'identifier à ses formations imaginaires et rencontre ce « trou » central de la structure du désir. La fin de l'analyse est ainsi la confrontation avec ce qui ne se résout pas : un manque, une béance, mais une béance devenue opérante.

Si Lacan parle de *désêtre*, c'est parce qu'il s'agit du moment où chute ce qui faisait l'être du sujet sous le régime du fantasme. Le terme n'est pas toujours isolé comme concept, mais il est solidement articulé à la question de la chute de l'être, du fantasme et de la fin de l'analyse dans plusieurs séminaires.

Pourquoi alors parler d'un « deuil de soi-même » ? Dans une analyse menée jusqu'à son terme, le sujet découvre que ce qu'il croyait être son moi -ses traits identitaires, son destin, sa place pour l'Autre-n'était qu'un montage imagino-symbolique soutenu par un certain mode de jouissance. Lorsque ce montage se défait, le sujet perd quelque chose de lui-même : une image, une position fantasmatique, une jouissance familière, parfois douloureuse, mais structurante. Cette perte peut produire une véritable expérience de deuil : le deuil d'un ancien soi.

Il s'agirait donc moins d'une perte d'objet, comme je l'imaginai, que d'un deuil de soi. Mais peut-on pour autant évacuer totalement la question de la perte d'objet ?

Cette conception du 'Grand Autre' comme lieu reste assez hermétique et dans un registre moins spécifiquement lacanien, on pourrait entendre cette définition de la fin de l'analyse comme la perte de l'illusion d'un Autre qui saurait tout -le sujet supposé savoir- notamment ce que le sujet ne sait pas de lui-même. La chute de cette illusion ne renvoie-t-elle pas l'analysant à une forme de solitude ? À l'obligation de faire avec lui-même, sans plus attendre de révélation venue d'un autre lieu que de son propre travail psychique, toujours en cours ?

La parole, qui ne peut plus s'adresser à une autre personne présente -même si l'on sait qu'elle n'était que représentante transférentielle d'autres présences de l'enfance- doit désormais se poursuivre dans le silence de l'intériorisation. Cette parole ne se retrouve-t-elle pas, d'une certaine manière, orpheline ?

Je terminerai en citant Nathalie Zaltzman, qui avançait l'hypothèse (laquelle répond, je dois l'avouer, assez bien à ma question sur la problématique de la fin d'analyse et du sentiment de deuil),

que ce deuil, peut-être impossible pour certains, pourrait être à la source même du désir de devenir analyste.

Dans *'Vocation psychanalytique et problématique mélancolique'*, elle suggérait que l'acharnement à conserver un lien d'amour dont l'analysant ne parvient pas à faire le deuil peut constituer un moteur inconscient puissant du projet de devenir analyste. (*Topique n°30: Vocation Psychanalytique et Problématique Mélancolique, 1982*)

Nathalie Zaltzman était une des grandes figures du Quatrième Groupe qui s'était structuré en partie en réaction à des propositions lacaniennes comme celle de 'la Passe'. Bien qu'il ne s'y oppose pas frontalement, il me semble que cet article ne peut pas être séparé d'une contextualisation critique implicite du modèle lacanien de transmission. Au sein du Quatrième Groupe les modalités d'accession à l'habilitation étaient très différentes de celles de l'API, qui restait très critiquées. En effet, il n'y avait pas de parcours de formation nettement défini, c'est d'ailleurs contre ces modalités jugées trop floues que la SPRF s'était élevée. Mais des rencontres entre analystes jalonnaient le processus de l'analysant candidat, jusqu'à une session d'habilitation. Il semble qu'actuellement la notion même d'habilitation y soit critiquée et remise en question.

Elle soutient dans cet article comment, dans l'analyse, le travail de deuil ne porte pas seulement sur des objets, mais aussi sur des positions identificatoires, marquées par une ultime fidélité au lien initial. Je cite : *« Cet acharnement à conserver un lien d'amour dont l'analysant ne réussit pas à faire le deuil, qu'il ne réussit pas à faire mourir, peut être un motif puissant de son projet de devenir analyste ... En cours d'analyse, l'opération du deuil ne se renouvelle pas seulement sur des investissements d'objets périmés ; elle s'exerce aussi sur des positions identificatoires, quand ces identifications, bien que partiellement résolutive de l'investissement abandonné, en gardent une trace conflictuelle et aliénante. Le remaniement de ces identifications est un processus douloureusement surdéterminé en ce qu'elles contiennent d'ultime fidélité et d'ultime renoncement au lien électif initial ... La résurrection transférentielle des liens enterrés dans ces identifications donne l'illusion intense de leur retour possible à la vie, avec toute la force pulsionnelle de leur investissement d'autrefois. L'analyste réincarne l'objet initial. Ne pourrait-il pas aussi bien effacer les raisons conscientes et surtout inconscientes pour lesquelles ces liens d'autrefois ont dû être abandonnés ? ...*

Temps de transfert hautement positif et qui restera préservé dans son caractère idyllique si l'analysant réussit à transférer son analyse en « didactique » ... La poursuite de l'analyse devient à la fois le leurre d'un accomplissement des souhaits décalés sur l'analyste -et sur ce que l'analysant croit que lui apportera l'exercice de l'analyse - mais plus encore la menace mortelle pressentie par l'analysé d'un désenchantement définitif... L'investissement forcé, forcené du projet didactique va reconduire et assurer la fixité intemporelle du lien d'amour initial mis à l'abri dans l'identification narcissique. L'analysant a l'illusion de choisir de devenir analyste ... Il ne fait que sauver à son insu ce dont il voulait se défaire et qui l'emprisonnera encore et toujours davantage ...

L'analyse est un engagement dans une entreprise où la séparation, d'avance inscrite, fait intrinsèquement partie du projet. D'une part, l'analyste s'exerce à rendre possibles pour ses patients les séparations-pertes dont il a fait l'économie pour lui-même. D'autre part, ces séparations accomplissent par procuration et relativement sans douleur la dissolution d'un lien : la relation singulière avec chaque patient ... Le travail accompli, l'analysant souffre peu ou prou de quitter l'analyste. L'analyste souffre des processus rompus, mais non des séparations menées à la

satisfaction des deux parties. Il accomplit ainsi par personne interposée des désinvestissements indolores. Les analysés partent ; sa fonction analytique demeure, intacte, et se renouvelle »

Dans cette perspective, le choix de devenir analyste ne serait pas la conséquence logique de la traversée du fantasme, mais met en jeu une problématique profonde contre laquelle il est nécessaire de trouver une transformation et pourrait aussi constituer une défense contre un deuil impossible. Zaltzman insistait ailleurs sur la nécessité de mettre au travail la « pulsion anarchique destructrice » afin de permettre la constitution d'un espace psychique vivant, capable d'accueillir et de penser les formes extrêmes de la souffrance - sans que la psychanalyse ne devienne le lieu où se fige ce dont le sujet n'a pas pu se séparer.

Pour conclure

Si l'on met en regard ces différents modèles, on voit que la question des modalités de la reconnaissance de la capacité à être analyste, demeure ouverte.

On a d'un côté des dispositifs institutionnels qui évaluent essentiellement une formation et un parcours et de l'autre, une proposition lacanienne qui situait la fin de l'analyse dans la rencontre avec un point de réel et un travail de deuil irréductible. Sur un autre versant encore, les positions du Quatrième Groupe et, peut-être, Didier Laurus qui est présent à ce séminaire avec moi ce soir pourra-t-il évoquer celles d'Espace Analytique ; on voit bien qu'il y a des écarts et une diversité qui montrent les tentatives et la difficulté d'arriver à une formalisation objective aussi bien de la fin de l'analyse que de l'avènement du désir d'être analyste et de l'adoubement des analystes. La constante me paraît être celle du jugement de pairs, ou de collègues déjà reconnus, mais « l'achèvement » de l'analyse, quant à elle, n'est pas incluse dans d'autres dispositifs que celui de la passe.

Bibliographie

- Béatrice Braun Guédel, Qu'advient-il de moi quand ce sera la fin, R.F.P 2020/3 Vol. 84, pages 631 à 640, P.U.F.
- Jean Clavreul, La passe comme principe fondateur de l'institution psychanalytique, In 'La Formation des Psychanalystes', pp. 87 à 105, Éditions Hermann, 2010
- École de la Cause Freudienne.org : 'La passe de Lacan'
- Horacio Etchegoyen, Les fondements de la technique psychanalytique, Éditions Hermann, 2005
- Françoise Feder, Dernières séances : entre détachement et séparation, R.F.P. 2008/1 Vol. 72, pages 129 à 142, P.U.F
- Freud S. (1937c/1985), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. *Résultats, Idées, Problèmes*, II. Paris, PUF.
et Observations sur l'amour de transfert *la technique psychanalytique* Pu f1977
- Christian Hoffmann, La paradoxale dépression de fin d'analyse, La Clinique Lacanienne, 2010/1 n° 17, pp. 153 à 157 Éditions Erès
- Lacan, *Séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Chapitres "La répétition" et "L'angoisse", 1964.

- Lacan, “Proposition du 9 octobre 1967 sur le Psychanalyste de l’École”
- Mauro Mendes Dias, La Passe : entre la fin de l'analyse et le désir du Psychanalyste
Essaim 2003, 1, n° 11, pages 101 à 108, Éditions Erès
- Meltzer, (Le processus psychanalytique, Payot, 1972
- Nathalie Zaltzman, Vocation Psychanalytique et Processus Mélancolique, Topique n°30, 1982
- Lettre de Jeanne Favret-Saada du 22 mars 1977 : [voir : https://www.oedipe.org/documents/favret](https://www.oedipe.org/documents/favret)